

2

COMMENT

IL NE FAUT

PAS PRÊCHER

PAR

NAPOLÉON ROUSSEL



PARIS

GRASSART, LIBRAIRE

3, RUE DE LA PAIX, ET RUE SAINT-ARNAUD, 4

LONDRES

CHEZ DULAU SOHO SQUARE

—
1857

COMMENT IL NE FAUT PAS PRÊCHER.

INTRODUCTION.

Pourquoi ce titre? pourquoi sa forme négative? Ne vaudrait-il pas mieux se demander ce qu'il faut faire que ce qu'il faut éviter?

A cette question, je réponds par une autre: Et vous, lecteur, comment se fait-il que vous ayez ce livre entre les mains? Ne serait-ce pas précisément parce que vous l'avez supposé agressif? L'eussiez-vous ouvert si je l'avais intitulé :

Conseils sur la prédication?

C'est donc vous-même qui m'avez suggéré le mot que vous condamnez. Oui, la critique, voilà ce qui nous plaît; « elle est aisée, » non pas tant parce que les sujets en abondent que parce qu'elle chatouille agréablement la vanité de ceux qui la font et de ceux qui l'é-

coutent ; la faire ou l'écouter, c'est dire du personnage critiqué : « Je ne suis pas cet homme-là. »

Maintenant, lecteur, vous à qui l'enseigne a fait franchir le seuil, je dois confesser qu'elle n'était là que pour attirer votre attention, et non pour satisfaire une maligne curiosité. Je vous préviens que mes critiques n'ont en vue aucune application particulière : les personnages mis en scène dans ces pages, sont des types et non des individus. Je déclare bien haut qu'aucun modèle mort ou vivant n'a posé devant mon imagination. Mes peintures sont le résultat d'impressions nombreuses reçues durant trente ans sur tous les points de l'Europe protestante. Si quelqu'un s'y reconnaît, tant mieux : il tentera de ne plus ressembler à son portrait. S'il croit voir ici son voisin, tant pis : c'est lui, ce n'est pas moi qui médis. En écrivant, je n'ai pensé à aucun membre de la famille, mais à la famille entière.

Les prédicateurs disent que pour profiter de

leur plus mauvais sermon, il suffit de se l'appliquer. En cela, les prédicateurs ont raison ; c'est pourquoi je les prie de faire ce qu'ils conseillent : de devenir pour un instant les auditeurs bienveillants de mon faible discours. J'ai pris pour moi le conseil que je leur donne, je me suis dit ce que je leur répète ; si je n'en fais pas mieux encore, du moins je me sens déjà humilié.

Oui, humilié. On a dit que la prédication était une action ; je me permets d'ajouter qu'une mauvaise prédication est une mauvaise action. Ses défauts tiennent presque toutes au désir de son auteur de se prêcher lui-même. Or, il est impossible qu'ainsi préoccupé, l'orateur trouve en lui l'expression d'un sentiment qu'il n'a pas ; il est impossible qu'il ne laisse pas percer celui qu'il a ; il est impossible surtout qu'il soit béni de Dieu.

Je sais bien que signaler un mal ce n'est pas toujours le guérir ; mais que puis-je de plus que de le signaler ? Rien. Je crois même que le taire pour me mettre d'entrée à la recherche

des moyens de mieux prêcher, serait exposer les coupables à une nouvelle tentation, celle de mettre ces conseils au service de leur vanité. Il faut donc avant tout poser le doigt sur la plaie, dût le patient crier ; ce n'est que lorsqu'il aura reconnu sa maladie qu'il consentira à recevoir le remède et la guérison.

La difficulté de corriger celui qui ne veut pas être repris, semblerait devoir me faire tomber la plume de la main ; à vrai dire, la crainte de n'y pas réussir a retenu pendant sept ans ces pages captives. Toutes les fois que j'entendais une prédication me rappelant mon travail, je tirais mon manuscrit de sa cachette ; mais, hélas ! le lendemain la prudence le remettait dans le carton. Si je vais signaler les travers des prédicateurs, me disais-je, on me répondra : « Médecin, guéris-toi-toi-même, » on épiera mes discours, on m'y montrera les défauts que j'indique dans ceux de mes collègues ; les réprimandés se feront plus sévères que moi ; ils me demanderont pourquoi je mets sous les yeux du troupeau les misères de ses

conducteurs ; d'autres plus habiles me jugeront sans me lire, avec cette perspicacité que donne l'esprit de corps.

Eh bien ! n'importe, je publierai. J'accepte de courir tous ces dangers, je reconnais même que je risque bien de ne pas extirper la cause première des défauts indiqués ; mais si la cause reste, les résultats seront amoindris : la préoccupation de soi-même, en se voyant démasquée, s'efforcera, dans son propre intérêt, d'éviter les ridicules stigmatisés.

Enfin, la forme critique a je ne sais quoi de si bien adapté à notre nature qu'elle est, je crois, inévitable. Je ne dirai pas qu'elle revient à mon insu sous ma plume, ce serait une pauvre excuse, mais je dis que je la retrouve chez tous les écrivains ; si elle est plus patente chez moi, j'ose affirmer que cela tient à mon besoin de franchise, et non à mon désir de blâmer. D'autres ménageront mieux l'attaque, prépareront mieux le terrain ; ils souriront même à l'ennemi qu'ils veulent terrasser, mais ils en viendront toujours à fondre

sur lui ; ils le frapperont si courtoisement qu'il lui ôteront le droit de se plaindre. Je l'avoue, je n'ai pas cette habileté et ne me soucie pas de l'avoir, cela ressemble trop à une hypocrite lâcheté.

Au reste, Jésus lui-même, pour instruire ses Apôtres, a commencé par leur rendre sensibles les vices de leurs contemporains. « Ne » faites pas comme les Scribes, leur dit-il, » gardez-vous des Pharisiens. » Chacun de ses admirables préceptes est mis en contraste avec les préceptes imparfaits des anciens. « On » vous a dit : œil pour œil et dent pour dent, » mais moi je vous dis : si quelqu'un te » frappe à la joue droite, présente lui aussi » l'autre. » N'est-il pas aussi remarquable que le Maître n'ait pas trouvé un seul modèle à nous offrir, même parmi les plus saints personnages de l'Ancien Testament, et que, lorsqu'il a voulu nous donner un exemple à suivre, il ait dû nous présenter le lis des champs, sans volonté, ou l'oiseau des airs sans conscience? S'il a parfois opposé l'homme à

l'homme, ce n'est pas comme innocent, mais comme moins coupable ; Sodome vaut mieux que Capernaüm, les péagers devancent Israël ; mais ni les péagers, ni Sodome, ne sont proposés à notre imitation.

Je viens de mettre le lecteur sur la voie d'une objection à me faire : « En même temps que Jésus-Christ ne nous donne aucun homme pour modèle, ne se présente-t-il pas lui-même silencieusement à notre imitation ? Or, comme il a souvent prêché, n'auriez-vous pas pu dans votre sujet particulier l'offrir en exemple ? » Je reconnais la justesse de cette réflexion, et pour en tenir compte, j'ai mis à la suite du *Comment il ne faut pas prêcher*, le profil de Jésus-Christ, modèle du prédicateur.

DÉDICACE

A M. NAPOLEON ROUSSEL.

CHER AMI,

C'est à vous que je viens dire *comment il ne faut pas prêcher*. En effet, à qui pourrais-je plus convenablement dédier cette esquisse ? Ne pourrez-vous pas, mieux que personne, apprécier mes intentions, goûter mes idées, excuser mes critiques ? D'autre part, n'est-ce pas vous-même que j'ai fait poser le plus souvent pour tracer ces portraits ? n'êtes-vous pas au fond de toutes mes censures ? N'est-ce pas dans les replis les plus cachés de votre cœur que j'ai trouvé les défauts que j'attribue à des personnages fictifs ? Vous renvoyer le livre que vous m'avez inspiré, ce n'est

donc que justice. A vous, du moins, je puis parler en toute liberté, je suis bien sûr que vous ne m'en voudrez pas ! et si d'autres songeaient à se plaindre, j'espère que vous les calmeriez par l'exemple de votre résignation. Vous leur diriez : « Vous voyez, que c'est sur moi qu'on frappe le plus fort, mais la verge est tenue par une main amie ; le moyen de nous y soustraire, vous et moi, c'est de nous corriger. »

Toutefois, cher ami, je dois vous avouer qu'après avoir terminé ces pages, le courage m'a presque manqué pour les publier. Je me suis dit : Ce Napoléon Roussel, qui a posé devant moi, voudra-t-il se reconnaître sur ma toile ? Et s'il s'y reconnaît, n'en sera-t-il pas tellement irrité qu'il me jettera mon tableau à la tête ? C'est probable. Mais ensuite, le souvenir du portrait ne l'en suivra pas moins partout, jusque dans la chaire ; et quand il y voudra prendre une des allures par moi dépeintes, il sera bien obligé de se dire que s'il oublie mes critiques, le public se les rappelle et risque de les lui appliquer ! Donc, qu'il le veuille ou non, mon but est atteint. Je l'aurai

contraint à mieux faire pour ne pas se ressembler.

Voilà, cher et complaisant modèle, ce qui m'a décidé à vous envoyer le daguerréotype de votre personne en chaire.

Vous pouvez me croire
votre bien dévoué.

NAPOLÉON ROUSSEL.

EUSÈBE.

La plus grande ambition d'Eusèbe est de passer pour bon prédicateur ; aussi ne le sera-t-il jamais. L'éloquence naît de la conviction ; or, Eusèbe ne s'inquiète pas d'être convaincu, mais de convaincre ; non de découvrir la vérité, mais de trouver matière à discours. Il peut à la rigueur posséder son sujet, mais son sujet ne le possède pas. Les idées et les sentiments sont pour lui ce que les couleurs sont pour un peintre : il les broie, les étale, en essaie, les unit ou les oppose uniquement pour produire de l'effet. Comme il doit prêcher dimanche, étudions-le pendant la semaine.

Le voilà donc cherchant, non pas un texte, non pas un sujet, mais des cadres à tableaux, tendres ou terribles ; ceux-ci trouvés, il les dispose de manière à les faire ressortir, et, quand ces formes sont arrêtées, il

se dit : « Je ferai mon sermon là-dessus. »

Je le vois d'ici parcourant sa chambre les bras croisés, la tête basse. La pensée jaillit, sa main prend la plume, la première phrase est déposée sur le papier. Il se relève, cherche une seconde idée... et jusqu'à vingt pages de manuscrit. Enfin, l'*amen* est écrit, Eusèbe rassemble ses feuilles, les relit, s'efforce d'en être content et se met à les corriger. Quel labeur ! Mais passons. Le tout est recopié, remémorié jusqu'au samedi soir.

Le dimanche matin Eusèbe prend un air solennel, il parle peu, ne voit personne ; vous le croyez préoccupé du salut des âmes ? Du tout ! il ne sait pas son sermon.

Mais enfin il faut partir pour l'église. Eusèbe arrive à la sacristie, il met sa robe, son rabat, fait mille petits préparatifs comme pour retarder l'instant fatal... Oh ! s'il pouvait trouver un bon prétexte pour ne pas monter en chaire ! car, à vrai dire, il n'est pas sans crainte : peut-être sa mémoire lui fera-t-elle défaut... peut-être transposera-t-il tel paragraphe... peut-être son fameux passage sera mal récité... peut-être faudra-t-il consulter son cahier...

Un frisson parcourt ses membres : il sue, il tremble, il souffre... et il ne lui vient pas même à l'esprit de prier ! Il monte les degrés de la chaire, et il ne prie pas ; il y entre, et il ne prie pas ; il incline sa tête, et il ne prie pas. Seulement il est sensé prier ; cela produit toujours bon effet.

Voici le meilleur moment pour lui, car il n'a qu'à lire la liturgie, indiquer un chant et improviser une prière que son auditoire sait par cœur. Peu à peu l'assurance lui revient. Il lui en faut si peu pour cela !

Il se lève, garde un instant le silence, se passe la main sur le front comme s'il cherchait des idées, tandis qu'idées, phrases et paroles, tout est déjà minutieusement arrêté ; enfin il ouvre la bouche, parle avec solennité, comme s'il pensait à autre chose qu'à se faire admirer.

Il faut en convenir, les auditeurs sont, au commencement du discours, dans les meilleures dispositions. Désirant être émus, ils souhaitent à l'orateur d'heureux moments. C'est leur cause qu'il va plaider, ils lui donnent d'avance raison ; les plus exigeants ailleurs se font de-

vant la chaire bénévoles et patients. Eusèbe le sait; il y compte; il use et abuse de la permission pour se donner de l'importance. Il laisse tomber sur l'auditoire ses paroles une à une, afin de leur donner plus de valeur; il économise ses idées pour les faire durer plus longtemps. Depuis un quart d'heure, il parle et n'a rien dit encore. Les auditeurs, impatients, pestent intérieurement; mais comme ils ne disent rien, Eusèbe prend ce silence pour une approbation, et termine majestueusement par un exorde sans rapport avec son sujet, mais non pas sans prétention.

Mais enfin les rois ne peuvent pas rester toujours sur leurs trônes; il faut bien qu'ils redescendent sur le terrain où s'agite leur cour. Aussi, Eusèbe, sans trop savoir pourquoi, peut-être parce qu'il est difficile de se tenir longtemps sur des échasses, attaque sa première partie sur un ton plus familier; non qu'il veuille être simple (plût à Dieu!), mais pour montrer toute la souplesse de son organe et de sa récitation. D'ailleurs, il faut commencer la gamme modérément si l'on veut la monter jusqu'au bout.

Eusèbe pose donc la thèse qu'il se propose de développer. Quelle est-elle? Je l'ignore; je sais seulement qu'elle est sans rapport avec la Bible, dont il emprunte les mots, et dédaigne les idées. Ne soyez donc pas surpris si vous trouvez dans son discours de tout, l'Évangile excepté.

Comme Eusèbe s'aperçoit que son auditoire ne s'émeut pas, et comme cependant, il ne peut changer les paroles de son discours écrit et appris, il enfle sa voix, agite ses bras, frappe de la main sur la chaire, sur sa poitrine, le tout pour s'échauffer. Malheureusement ce procédé, bon pour le corps, ne l'est pas pour l'esprit, en sorte que sa voix monte, son geste s'agrandit, son corps s'élançe tant et tant que les auditeurs étonnés se demandent intérieurement ce qu'il en doit advenir? Il en advient que les cris et la pantomime gagnent toujours, mais que le sentiment n'y gagne rien. L'auditeur en prend son parti, et revêt d'autres dispositions : d'abord simple fidèle, il se transforme en spectateur. Venu pour écouter un ministre de Christ, il se résout à entendre un comédien. Ce n'est pas sa faute! Eusèbe a changé de rôle, l'audi-

teur change de place ; le prédicateur monte sur les planches sans descendre de la chaire ; l'auditeur s'assoit au parterre sans quitter son banc.

Vous peindre ici cette récitation déclamatoire, cette voix tremblante, ces intonations fausses, cette émotion factice qui ne gagne personne, cette onction simulée qui froisse le sens intime, ce ton majestueux qui étonne sans imposer, ces paroles d'autorité qui font sourire, celles de menace qui font pitié, tout cela vous paraîtrait une scène de comédie ; et le sujet est trop sérieux pour que je ne m'arrête pas devant le danger.

Le plus fâcheux en tout ceci, c'est qu'Eusèbe contempera ce tableau sans s'y reconnaître ; quelques lignes de ce portrait ne tombent peut-être pas exactement sur le contour de sa figure, cela lui suffit pour penser que ce n'est pas le sien ; il y verra son voisin, tandis que moi j'ai voulu les peindre tous deux ! Non pas l'autre seul, Eusèbe, mais vous aussi. Et si vous trouvez que je vous insulte, je dirai : j'ai parlé de mon expérience. Etes-vous satisfait ?

J'avoue que lorsque ces sujets me traversent l'esprit, l'impatience, l'irritation me gagnent. Je connais si bien la vanité des prédicateurs, je suis si convaincu qu'ils resteront inaccessibles aux coups de la critique, que je m'irrite de la faiblesse de ma plume ; je voudrais avoir le courage d'aller prendre tous les Eusèbe les uns après les autres par le bras, de les secouer fortement et de leur crier à tue-tête : c'est vous, vous, vous-même ! c'est Edouard, c'est Jean, c'est Pierre, c'est Jacques ; mais à coup sûr c'est aussi vous, quel que soit votre nom !

Oh ! si je pouvais tenir Eusèbe dans un coin, si je pouvais lancer mes paroles comme autant de flèches dans le cœur de sa stupide vanité, avec quel plaisir je lui dirais : « Vous croyez donc » votre auditoire bien niais, pour supposer » qu'il ne pénètre pas vos ridicules prétentions, bien aveugle, pour vous imaginer » qu'il n'aperçoit pas l'abîme qui sépare votre » sentiment réel, de vos expressions mensongères ? Mais vous ne savez donc pas qu'il y » a dans la voix humaine un timbre indélébile » qui trahit le secret de l'âme ? Que le plus

» simple auditeur est bon juge de l'affectation
» du plus habile orateur? Vous ne savez donc
» pas que ces fidèles, qui semblent vous
» écouter avec déférence, se vengent de l'en-
» nui que vous leur imposez, dès qu'ils ont
» passé la porte du temple? Je me trompe,
» vous savez tout cela, car vous l'avez remar-
» qué à l'occasion de vos collègues. Vous avez
» eu pitié d'eux; ils ont déclamé sans vous
» attendrir; tout au plus avez-vous goûté ça
» et là quelques phrases, quelques images;
» mais ils vous ont assommé, bien que vous
» n'ayez pas eu le courage de le leur dire. Eh
» bien! pauvre Eusèbe, il en est ainsi de
» vous-même; vous aussi, faites pitié, vous
» aussi déclamez sans convaincre. Votre
» auditoire non plus n'a pas osé vous dire
» que vous l'aviez fatigué; mais, soyez-en sûr,
» il ne le pense pas moins! S'il revient, ce ne
» sera pas pour vous entendre, mais parce
» que c'est dimanche. »

N'osant parler de la sorte à chacun de mes collègues en particulier, je puis au moins dire à tous ensemble ce que j'ai entendu; or, le voici.

J'ai souvent entendu le public parler des prédicateurs, et presque toujours pour en signaler les défauts, rarement les qualités. J'ai reconnu que le vulgaire apprécie aussi bien la sincérité, la piété, l'émotion, l'éloquence, que nos plus habiles prédicateurs, et j'en ai conclu que le Créateur avait mis au fond de la nature la plus inculte un tact qui discerne la vérité à travers tous les déguisements. Vous pouvez bien, avec la rhétorique, fermer la bouche à ce paysan, mais vous n'ouvrirez pas son cœur. Il en est le maître, et le restera malgré vous. Malgré vous, il vous jugera; vous jugera ce que vous êtes. Fussiez-vous assez heureux pour l'émouvoir, en sortant, redevenu calme, il attribuera son émotion à son bon cœur, non à votre pitié; il estimera lui-même un peu plus et vous un peu moins.

Il me semble entendre Eusèbe-Premier se dire en souriant : « En effet, que de médiocrités qui... mais moi, moi... suffit! » Eh bien! non, Eusèbe-Premier, cela ne suffit pas; votre cas est pire que celui de vos médiocres imitateurs. Vous avez de la faconde, je le sais; votre coterie vous admire, c'est vrai;

mais parce qu'elle claque des mains, croyez-vous donc qu'elle vous estime? Non. En temps ordinaire, elle vous écoute; à Pâques, elle va communier ailleurs. En santé, elle vient vous entendre; malade, c'est un autre qu'elle fait appeler. Vous assistez à ses soirées, mais vous n'assistez ni à ses délibérations de famille, ni à ses lits de mort. Vous l'amusez, sans gagner sa confiance; elle s'extasie devant vos gestes de théâtre, votre voix de chanteur; mais elle méprise votre rôle d'histriion; et le pire, c'est qu'elle n'a pas tort!

J'ai plus d'une fois conçu le projet de monter en chaire et de dire à mes auditeurs :
« Mes frères, je suis aussi fatigué de ser-
» mons que vous-mêmes. Je veux désormais
» mettre de côté toute prétention oratoire,
» vous parler comme à des amis que je ren-
» contrerais dans la rue. A l'avenir, je serai
» simple, vrai, candide; je vous dirai ce que
» je pense, dans les termes et sur le ton où
» je le sens. J'espère que vous m'écouteriez
» avec attention et bienveillance, car c'est
» pour vous et non pour moi que je vais
» parler. »

Eh bien ! cet exorde que j'ai voulu prononcer, j'ai reconnu qu'il valait mieux le passer sous silence, tout en tenant ce qu'il promettait. Je l'ai tenté. Tant s'en faut que j'aie réussi ! Au contraire, la force de l'habitude l'a souvent emporté sur la résolution ; en général, après quelques minutes de simplicité vraie, je retombais dans la déclamation. Mais je vous proteste que lorsque j'ai été assez heureux, disons mieux : quand j'ai été assez soutenu pour rester simple et vrai, ma conscience à la fin de mon discours m'en a bien récompensé. Je puis dire plus : quand, au milieu d'une récitation boursoufflée, je me suis arrêté pour reprendre sur un ton naturel, j'ai vu les têtes se relever, le regard se fixer ; il me semblait que mon auditoire voulait m'encourager et me témoigner son plaisir.

Essayez donc, Eusèbe, essayez, et vous verrez qu'on s'en trouve bien. Si vous échouez à la première fois, recommencez, vous réussirez peut-être à la seconde.

Pendant, distinguons : Je dis que vous réussirez si vous avez vraiment l'amour des âmes, si vous croyez vraiment à l'Évangile ;

car si la prédication n'est pour vous qu'un métier, vous n'aurez jamais le courage d'être simple; d'ailleurs votre simplicité vaniteuse serait triviale, n'étant pas vraie. Imiter le simple ou le grandiose, c'est toujours *imiter*; c'est-à-dire être faux; et il n'y a de succès en chaire que dans le vrai.

PAMPHILE.

Pamphile, collègue d'Eusèbe, a pris un tout autre genre de prédication : il improvise et la forme et le fond. Je me trompe, il possède un petit nombre d'idées jetées dans un petit nombre de moules, qui reviennent dans tous ses sermons. Quand donc il dit qu'il improvise, cela signifie qu'il ne médite pas, mais qu'il dispose ses trois ou quatre idées, toujours les mêmes, dans trois ou quatre ordres différents. Dimanche passé, c'était A, B, C ; aujourd'hui, ce sera A, C, B ; dimanche prochain, ce sera C, B, A ; or, comme avec trois lettres on peut faire jusqu'à six arrangements, ses discours ne manquent pas d'une certaine variété.

Il en est de ses formes comme de son fond ; Pamphile coule ses trois ou quatre idées dans trois ou quatre moules, et s'imagine avoir

fait un nouveau discours. Donnez-lui un sujet quelconque, soyez certain qu'il le posera sur son lit de Procus. Algébriste infatigable, il éliminera toujours les inconnus, pour retomber sur son éternelle équation : A égale B. Vous lui présenteriez le monde entier pour l'analyser, que, chimiste quatre fois plus habile qu'Aristote, il ramènerait l'univers à un seul élément.

Aussi, ses auditeurs ont-ils un mot bien simple pour caractériser ses prédications, ils disent : « C'est toujours la même chose ! » et ne tirent-ils jamais aucun profit de ce qui les ennuie toujours.

Mais quelles sont ces trois ou quatre idées jetées dans ces trois ou quatre moules? Impossible de répondre, car les Pamphile sont nombreux; et bien que tous aient un air de famille, chacun cependant a ses traits particuliers. Toutefois, il faut le dire, les plus pauvres en idées et en formes, sont ceux qui, sans la sentir, affichent l'orthodoxie. Comme ils ont un souverain mépris pour tout ce qui est extérieur; ils trouvent là un bon prétexte pour ne pas changer de vêtements. Quant au

corps du sermon, ils ne le renouvellent pas davantage, heureux de pouvoir dire qu'ils ne prêchent que l'Évangile !

Oh ! comme la prétention de ne prêcher que l'Évangile couvre de paresse et d'ignorance ! comme il est commode d'abuser de ces paroles : « Je ne veux savoir qu'une seule chose : Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié ! » Comme il est triste surtout de voir des prédicateurs dits évangéliques, décorer leur nonchalance de ce paradoxe : « Mes plus faibles prédications ont été les plus bénies. » Ce n'est pas vrai, Pamphile ; vos prédications les plus bénies ne sont pas celles où vous avez été le plus faible, mais le plus humble ; non pas celles que vous avez le moins travaillées, mais celles où vous attendiez le moins de vous. Certes, ce n'est pas la même chose ; car quand on se défie de soi, on prie, et après la prière on redouble d'activité. Plus un ouvrier se sent inhabile, plus il met de vigilance, de soin, d'ardeur à remplir sa tâche. Si c'était par défiance de lui-même et confiance en Dieu que Pamphile néglige de se préparer, il passerait à genoux devant Dieu les heures

qu'il ne reste pas assis à son bureau ! Non ; il médite moins et n'en prie pas davantage ; il se repose sur son talent, sur un bon moment, sur un nombreux auditoire. Oui, un nombreux auditoire l'inspire, hélas ! plus que le Saint-Esprit ! Aussi, qu'il n'y ait devant lui que quelques fidèles, et il restera froid ; qu'il y ait foule, et il sera plein d'ardeur. La présence d'un étranger l'aiguillonne, un signe d'émotion le remonte ; tant il est vrai qu'il puise son inspiration sur la terre et non dans les cieux.

Je sais que tout l'Évangile peut être ramené à un petit nombre d'idées : corruption de l'homme, rédemption en Christ, sanctification par le Saint-Esprit. Mais je sais aussi que la Bible qui ne prêche, non plus que l'Évangile, est un livre étendu et varié ; et si les prédications de Pamphile reproduisaient seulement cette variété, personne ne songerait à s'en plaindre. Histoire, législation, prophéties, poésie, allégories, exposition profonde de doctrines, simples épîtres, les siècles passés et les siècles à venir, le temps et l'éternité, le ciel et l'enfer, Dieu, les anges et les

hommes, tout, tout se trouve dans la Bible. Il n'y a pas de sujet qui approche, ni pour l'étendue ni pour l'importance, des sujets religieux. Il n'est pas une science, un art, une pensée, un sentiment, qui ne s'y rattache de quelque côté; et cependant nous nous plaignons du cercle restreint des idées évangéliques! Disons plutôt, ô Pamphile (car je m'en accuse avec vous), que c'est nous qui avons rétréci ce cercle, jusqu'à ce qu'il se confondît avec celui de nos petites connaissances. Si au lieu de le ramener à la proximité de notre main, nous nous étions portés à sa vaste circonférence, soyez sûr que nos prédications, au lieu de ressembler à la mule aveugle qui tourne sur elle-même, rappelleraient l'aigle décrivant son arc sans fin dans les cieux.

Je ne prétends pas que le prédicateur soit tenu de posséder toutes les sciences pour les mettre à contribution (bien que s'il le pouvait ce n'en serait que mieux); mais je veux dire au moins que si Pamphile prenait la peine de sonder la Bible et son propre cœur, il découvrirait dans ces deux mines profondes des richesses variées qu'il ne soupçonne même pas.

Oui, creuser la Bible, aller au fond de la pensée divine, chercher dans les entrailles du sujet ce qui n'est pas à la surface des paroles, ne pas étudier en long et en large, mais en profondeur; s'attacher à son texte, l'envisager sous toutes ses faces, le fixer longtemps, attentivement pour y découvrir ce qui échappe au premier regard, un tel travail porte avec lui sa récompense; l'esprit s'y éclaire, le cœur s'y réchauffe, et ce qu'on en tire de neuf pour la forme comme pour les pensées, intéresse à la fois l'orateur et l'auditoire; mais Pamphile aime mieux donner des idées à la Bible que d'en recevoir. Il a son système tout fait d'avance, et il ne réclame de l'Évangile que les services qu'un avocat attend du Code : des textes pour lui donner raison. Il consulte sa concordance comme l'avocat une table de matières; il compulse les parallèles comme l'avocat les arrêts de la cour. Il trille, garde le bon, laisse le mauvais. Le bon c'est ce qui paraît cadrer avec sa thèse, le mauvais c'est ce qui pourrait la renverser. Il résulte de cette substitution des idées de Pamphile à celles de Dieu un appauvrissement dans ses

prédications. Pamphile dévaste un monde pour parer un coin de terre; il dépouille l'univers pour orner son jardinet, et il est tout fier d'avoir quelque chose qui lui appartienne en propre! Eh bien! je vous l'accorde, Pamphile, ces idées sont bien votre propriété, mais votre propriété est étroite; toujours la parcourir me fatigue; votre jardinet est bien tenu, bien ratissé; mais toujours sous mes yeux, il m'ennuie. Je préfère les champs traversés de fleuves et de montagnes, à votre parterre coupé carrément. Je vous en prie, sortons; une promenade hors de votre domaine nous fera grand bien; et remarquez qu'ici surtout :

« Voir

» C'est avoir. »

Car en parcourant le terrain immense et fertile, pour vous en friche, de la Parole de Dieu, il deviendra le vôtre; il suffit de le travailler pour vous l'approprier. Mais de grâce, cherchez-y ce qui s'y trouve, ce que Dieu y a mis, et non les deux ou trois plantes favorites que vous avez fait éclore dans la serre chaude de votre cerveau.

Le premier moyen d'arriver à la variété serait donc de consentir à recevoir des idées et des formes de la Bible et de cesser d'accommoder la Bible à nos propres formes, à nos propres idées. Cette manière de faire, très-ordinaire, n'est pas seulement un signe de paresse, mais encore un indice de présomption ; disons le mot, c'est la preuve d'un manque de foi ! Si nous étions plus profondément convaincus que c'est Dieu qui parle, nous écouterions avec plus de respect au lieu d'interrompre le Seigneur pour lui dicter ce qu'il doit nous dire.

Le second trésor négligé par Pamphile, c'est l'étude de lui-même. Il y a en nous des abîmes de profondeur. Notre cœur a un double, un triple fond. Si nous consentions à nous étudier nous-mêmes, nous connaîtrions nos semblables, et nous dominerions notre auditeur en lui montrant que nous pénétrons malgré lui ses secrètes pensées.

Ce n'est pas tout. Notre être moral varie d'une heure à l'autre ; les pensées et les sentiments traversent si vite notre âme que celle-ci présente un spectacle toujours nouveau. Il

nous suffirait de parler sous l'impression du moment pour ne jamais nous répéter. Ce que nous dirions ainsi serait senti. Mais Pamphile vise à l'effet, il a peur d'être simple. Il se défie de la nature comme de la Bible. Il aime mieux délaissier son âme vivante et puiser dans sa mémoire morte. Il fait mille efforts pour amener le mouvement préparé et l'anecdote notée d'avance. C'est un écolier qui s'escrime à réciter sa leçon, le livre fermé! Il souffre et fait souffrir. Il se rappelle qu'un jour, prêchant sur le même sujet, il eut une heureuse inspiration; il voudrait la reproduire, et le souvenir qu'il évoque tue l'inspiration. Peut-être retrouvera-t-il quelques mots, quelques phrases; mais le souffle fugitif de l'âme, jamais! Oh! Pamphile, soyez donc vous-même; non pas vous d'hier, mais vous d'aujourd'hui, vous d'à présent. Soyez vrai, vous serez intéressant.

CYRILLE.

Frappé de la monotonie de Pamphile, Cyrille vise à la variété. Son ambition est de faire du nouveau ; or, il a découvert pour cela une recette infallible : c'est de *spiritualiser* la Bible. Je ne dis pas qu'il en prend le sens spirituel, mais qu'il la spiritualise. Pour lui, la boue dont Jésus oint les yeux de l'aveugle signifie nos péchés ; le Sauveur, sur une barque, prêchant le peuple assis sur le rivage, figure la distance qu'il y a entre sa nature et la nôtre ; et ainsi de suite. Avec cette méthode, toute la Bible disparaît : histoire, psaumes, prophétie, lettres, tout est jeté pêle-mêle dans un chaos où Cyrille puise au hasard, et d'où sortiront de même des jeux d'esprit, aussi variés, aussi jolis que les dessins d'un caléidoscope.

Sous prétexte de spiritualiser, ce qui, j'en

conviens, est très-amusant pour les petits esprits, il anéantit la Parole de Dieu, il en fait une bouteille à l'encre qui renferme des trésors de sagesse et d'absurdités ! Trempez-y votre plume, Cyrille, ensuite écrivez tout ce que vous voudrez ; il vous suffira de dire : c'est le sens spirituel de ce passage, qui, pris à la lettre, aurait dit le contraire.

Je vous avoue que je me défie beaucoup de votre sens spirituel. Je sais fort bien que Paul a dit que « la lettre tue et que l'esprit vivifie, » et que Jésus a déclaré que « ses paroles sont esprit et vie. » Mais l'Apôtre et le Maître l'ont-ils dit dans le sens où vous le répétez ? Je ne le crois pas. Essayons de caractériser leur manière et la vôtre ; et pour cela permettez-moi une courte dissertation.

Tout langage humain, même le plus abstrait, emploie des figures ; c'est ce qui en fait à la fois la pauvreté et la richesse : la pauvreté, en ce qu'un mot nouveau y manque pour désigner la nouvelle idée ; la richesse, en ce que, empruntant des couleurs à la nature pour peindre les idées invisibles, impalpables, ce langage leur donne une fixité et un

brillant que par elles-mêmes elles n'ont pas. Cet artifice de l'imagination vient au secours de l'infirmité de l'esprit humain.

Remarquez que chaque mot fut jadis une figure ; figure peut-être aujourd'hui oubliée, mais aperçue de tous au jour de sa création. Cela est vrai même des expressions les plus abstraites ; *attention*, *réflexion*, se sont dits des corps avant de s'appliquer à l'âme.

Mais bien que la langue soit un composé d'images, personne ne s'y trompe, tout le monde comprend une même phrase de la même manière ; ou si deux lecteurs y donnent deux sens différents, ce n'est pas la faute de la langue, mais bien celle ou du lecteur inintelligent ou de l'écrivain obscur. Ce lecteur doit être repris, cette phrase corrigée, et tout n'ira bien que lorsque les mots qui la composent ne présenteront qu'un sens unique à tous les hommes sensés. Cependant, ne l'oublions pas, cette phrase qui tire sa perfection de l'unité de son sens, et dont vous avez chassé toute ambiguïté, cette phrase est toutefois tissée d'expressions figurées.

Un bon écrivain, c'est donc celui qui trouve

un langage éclairé par des figures présentant un sens unique à l'esprit. On l'a toujours entendu ainsi, et Cyrille lui-même, quand il prend les choses au sérieux, ne l'entend pas autrement. Si ses correspondants, ses créanciers ou son notaire venaient lui dire que les lettres, les billets et les titres qu'il tient de leurs mains ne doivent pas être pris dans le sens qu'ils présentent à tout le monde, et qu'il faut les spiritualiser, soyez certain que Cyrille ne goûterait pas la plaisanterie. Donc, règle générale, tout langage humain, même le plus chargé de figures, doit être pris dans le sens qui se présente le premier à l'esprit : pour tout dire en un seul mot, dans le sens naturel.

Maintenant, de grâce, répondez, ô Cyrille, pourquoi, quand des écrivains parlent de la part de Dieu, donneraient-ils à leur langage, pour première qualité, ce qui en ferait le plus grand défaut, s'ils parlaient de la part d'eux-mêmes? Comment Dieu serait-il clair en employant pour se faire comprendre ce que les hommes évitent avec le plus de soin? Serait-ce parce que Dieu veut dire des choses différentes de celles que disent les hommes?

Mais alors qu'il change de mots pour changer les idées, et qu'il ne trouble pas toutes les intelligences en donnant aux mêmes mots des sens opposés. Quand il voudra nier ce que nous affirmons, qu'il emploie un *non* où nous mettons un *oui*, et non pas un oui spirituel qui signifie non.

Direz-vous encore, ô Cyrille, que le langage de la Bible étant divin, et celui de tout autre livre étant humain, il faut qu'il y ait entre eux une profonde différence, et en conclurez-vous la convenance du sens naturel pour un écrivain-homme, et du sens spirituel pour un écrivain-Dieu ?

Doucement ; ne nous payons pas de mots. Un langage quelconque est employé, non en vue de celui qui parle, mais de celui qui écoute, et je doute fort qu'un ange envoyé en mission sur la terre y parlât le langage des cieux. Donc, tout livre humain, fût-il tracé par le doigt de Dieu même, devrait encore, pour être compris des hommes, parler notre langage.

Cette distinction est bien simple, mais elle est essentielle, et ce n'est que parce qu'on l'oublie qu'on fait dire à la Bible le contraire

de ce qu'elle dit, sous prétexte que c'est un Dieu qui y parle. Oui, Dieu parle dans la Bible, mais à vous et non pas à Lui!

Je crois donc fermement que les images et les figures sont employées dans l'Écriture-Sainte, comme dans tout autre livre, pour rendre le récit intelligible et non pour l'obscurcir, et que le vrai sens de la Bible est celui qui se présente naturellement à l'esprit.

Cyrille n'est passatisfait. Il ne veut faire que la moitié du chemin, et il me dit : « Je vous accorde qu'il y a dans la Bible un sens naturel, mais convenez que le spirituel s'y trouve aussi; car, vous le savez, la Bible a deux sens.... »

— Je vous arrête ici. Je vous ai dit que je me défiais de votre sens spirituel; quant à votre double sens, j'en ai horreur! L'admettre, c'est se moquer de Dieu, se jouer de sa Parole et lui ôter toute valeur à force de vouloir lui en donner!

Si la Bible peut avoir deux sens, pourquoi pas trois, quatre, cinquante, cent? Où s'arrêtera-t'on? Si les dix premiers ne me conviennent pas, pourquoi n'en chercherais-je pas un

onzième? c'est-à-dire pourquoi n'y mettrais-je pas mon propre sens?

Et ce n'est pas ici une supposition gratuite, mon argument est de l'histoire. On a vu des mystiques donner à la Bible dix ou quinze interprétations, et s'admirer d'autant plus dans ce tour de force qu'il était plus périlleux. Si un avocat, un législateur, se permettaient de dire une chose semblable des lois humaines, on mettrait avocat et légiste aux petites-maisons! Mais parce que les prédicateurs ont le privilège de dire tout ce qu'ils veulent, sans être interrompus, il ne faut pas, ô Cyrille, abuser de ce privilège; car Dieu vous demandera compte de ce que vos auditeurs auront forcément laissé passer, et un jour vous l'entendrez vous rappeler ces mots de son apôtre, qu'il ne dit pas en même temps oui et non.

Je sais que le Nouveau Testament cite parfois l'Ancien de manière à faire croire à un double accomplissement, je ne veux pas entrer dans une discussion théologique à propos de prédication. Je me contenterai de dire que ces prétendus seconds accomplissements sont des applications d'anciennes paroles à des faits nou-

veaux. C'est ce que nous faisons nous-mêmes chaque jour en empruntant des phrases à de vieux auteurs pour caractériser des faits récents sans prétendre pour cela que ces écrivains eussent en vue deux applications différentes.

PLACIDE.

Placide a la réputation de prédicateur évangélique. Son style est biblique, dit-on, et ses discours sont édifiants. Comment donc se fait-il que je ne trouve dans les discours de Placide ni évangile ni édification?

Par évangélique, on doit entendre quelque chose de conforme à l'esprit de l'Évangile : miséricorde en Dieu, humilité chez l'homme, simplicité dans les dogmes, sainteté dans la morale, enfin quelque chose qui rappelle la doctrine, qui humilie l'homme sous le sentiment de ses fautes, le relève par le pardon du Sauveur, et le sanctifie par le Saint-Esprit. Mais il paraît que ce n'est pas ainsi que Placide l'entend.

Il a un souverain mépris pour tout ce qui est sagesse humaine ; il semble même qu'il ait peur de la simple réflexion. Il se garderait donc

bien de chercher l'esprit de l'Évangile ; aussi s'arrête-t-il à la lettre et se borne-t-il à la citer avec une désespérante fidélité. Son sermon est un long tissu de passages ; des versets en font et la chaîne et la trame, ses citations ne se lient ni par le sens, ni par la tendance, mais par les mots. Ce sont des bouts de fil de toutes couleurs, longueur et grosseur, ajoutés les uns aux autres, et déroulés pendant une demi-heure ; fils de soie et d'or, sans doute, mais fils qui, noués de la sorte, perdent presque toute leur valeur ; un passage en chasse un autre, et le seul qui vous reste est toujours le dernier. Une telle méthode mérite d'être exposée. Supposez donc qu'il s'agisse non pas de tel sujet (Placide n'en choisit jamais), mais de tel texte à développer, ce texte finit par un mot, et ce mot devient le point de départ de la phrase suivante ; celle-ci se termine par une autre parole, qui, à son tour, sert de prétexte à ce qui suit, et ainsi du reste ; en sorte que Placide commence au ciel pour finir sur la terre ; il part du nord et en deux sauts se trouve au midi ; un nouveau mot arrive ; puis-
sant aimant, il fait dévier l'aiguille du discours,

et Placide s'élançait vers l'orient. Vous vous fatiguez à courir après lui et vous n'arrivez nulle part. Voici, condensées en quelques lignes, les transitions que vous pourriez trouver dans son discours : « Nous méditerons ensemble, dit Placide, ces paroles de l'Évangile selon saint Mathieu : « J'ai retiré mon fils d'ÉGYPTE. » Mes frères, l'ÉGYPTE, c'est le monde, c'est BABYLONE, selon qu'il est dit dans l'Apocalypse : la ville qui s'appelle spirituellement Sodome et Égypte, où même NOTRE-SEIGNEUR a été crucifié ; car, comme le dit saint Paul aux Corinthiens, NOTRE-SEIGNEUR a été livré pour nos offenses, et il est ressuscité pour notre JUSTIFICATION ; et vous savez qu'ailleurs le même apôtre a dit : « Personne ne sera JUSTIFIÉ par les œuvres de la LOI. » En effet, la LOI donne la connaissance du PÉCHÉ, et le salaire du PÉCHÉ, c'est la MORT, la MORT ÉTERNELLE ; car il y a une MORT ÉTERNELLE comme il y a une VIE ÉTERNELLE. Selon cette déclaration, les uns iront à la VIE ÉTERNELLE et les autres au feu éternel, le feu dont il est dit qu'il ne s'éteint point et le VER, qui ne meurt point ; le VER qui ne meurt point, c'est le serpent, c'est SATAN, et

SATAN signifie calomniateur, MENTEUR ; sans doute parce que le serpent à MENTI à Eve en lui disant : « Vous ne mourrez point, mais vous serez semblables à des Dieux. »

Voilà comment Placide part d'Egypte, traverse en deux enjambées Sodome, l'enfer, et tombe d'aplomb sur le paradis terrestre. Aussi Placide est-il inépuisable, et s'arrête-il, non quand le sujet est traité, mais quand l'heure est finie. Si du moins ces citations étaient coordonnées d'après un ordre quelconque. Mais point ! Placide n'est pas une Bible, c'est une Concordance ; il est excellent, mais décousu comme une Concordance ; évangélique par les mots, mais sans idées comme une Concordance ; on peut le consulter pour trouver un texte, mais il n'est pas plus possible de le lire qu'une Concordance. Pour tout dire, Placide, est évangélique non par les pensées, mais par les mots, comme une Concordance.

Son style est-il plus biblique que ses idées ne sont évangéliques ? Examinons.

Qu'entendez-vous, Placide, par un style biblique ? C'est sans doute un style où vous aurez suivi l'exemple que vous donnent dans

leurs écrits les prophètes et les apôtres. Or, où les écrivains sacrés ont-ils puisé, je ne dis pas les idées, mais les mots, les images, les formes, en un mot leur style? Est-ce dans un vocabulaire tombé du ciel? Est-ce dans le langage des savants de leur siècle, ou dans les livres de leur époque? Non; mais dans les usages, les mœurs, le langage alors répandus, afin d'être compris de la généralité de leurs contemporains. Paul, par exemple, tire ses comparaisons des luttes d'athlètes vues tous les jours et par tout le monde. Les prophètes empruntent leurs images aux champs au milieu desquels vivent leurs compatriotes agriculteurs; et Jésus lui-même parle d'eau à la Samaritaine qui vient en puiser, de pain au peuple qui veut en manger; c'est-à-dire, que tous se servent des objets qui sont sous les yeux, sous les mains de leurs auditeurs; et l'on peut supposer que d'après la même règle, Jésus, les prophètes et les apôtres, s'adressant aux Français ou aux Chinois de nos jours, leur eussent parlé d'opium et de chemins de fer. En un mot, les écrivains sacrés ont pris le langage du peuple et de l'époque

où ils vivaient. Pour les imiter, nous prédicateurs du XIX^e siècle, nous devons donc prendre le style du peuple et de l'époque où nous vivons ; en d'autres termes, un style moderne et populaire. Or, tisser un sermon d'aujourd'hui avec les mots et les images de la Bible de jadis, c'est faire le contraire de ce qu'ont fait les prophètes et les apôtres ; c'est conserver leur lettre morte et tuer leur esprit, c'est ajouter la difficulté de saisir la figure inconnue à la difficulté de comprendre l'objet figuré, et ainsi c'est donner des idées fausses ou rebuter les auditeurs.

Je sais que pour le chrétien nourri de la lecture de la Bible, l'expression biblique elle-même est plus juste, plus lumineuse. Mais ne vaut-il donc pas mieux ramener cette expression moins souvent et la faire d'autant plus briller par sa rareté, que de noyer le discours dans un océan de phrases bibliques dont le sens est émoussé, même pour le chrétien, par le fait seul qu'il les a lues et relues cent fois ? N'est-ce pas d'ailleurs s'exposer à tordre le sens de ces passages, que de les appliquer à tout propos au milieu de circonstances toutes diffé-

rentes? Ne serait-il pas préférable de dire ces choses en bon français, en style populaire et moderne, pour ensuite amener le mot biblique qui jetterait ainsi de la lumière sur la vérité prête à poindre dans l'esprit de l'auditeur?

Quoi qu'il en soit de l'abondance des passages bibliques cités dans un discours, il faut se dire que s'ils ne sont pas bien amenés, ils perdent de leur valeur en raison directe de leur fréquence; c'est une arme qui s'use vite parce que l'auditeur se cuirasse contre des applications arbitraires. Certes, si les paroles bibliques étaient toujours mises à leur place et bien éclairées par celles du prédicateur, on ne s'en laisserait pas; au contraire, ce serait un acheminement à la lecture de la Bible. Mais ce que je veux faire ressortir ici, c'est la méthode, ou plutôt l'absence de méthode dans ces citations. Je suis convaincu que Placide ne recourt à ce remplissage que pour s'épargner la peine de penser. Il est si commode d'enfiler des phrases toutes faites, que la mémoire sans esprit et sans cœur lie les unes aux autres! Il est si doux de passer pour pro-

fond auprès des gens du dehors qui ne comprennent pas ce langage d'emprunt, et pour pieux auprès des chrétiens qu'on espère illusionner par des mots sacrés ! Il est si agréable de compter pour son propre discours sur le respect que tous seront obligés d'accorder aux citations sacrées qui le composent ! Oui, tout cela est si doux, si agréable, si comode, que je comprends très-bien, Placide, que vous ayez succombé à la tentation. Mais, croyez-moi, votre paresse fait votre illusion. L'auditeur sait distinguer entre vous et la Bible, et je l'entends dire chaque jour à la sortie de vos prédications : « Il a dit de bonnes choses, car il a cité souvent la Parole de Dieu ; c'est égal, il a été bien ennuyeux ! »

Plût à Dieu qu'il n'arrivât rien de pis ! Mais sur les auditeurs mal disposés, savez-vous quel effet produira votre style biblique ? Il étendra l'ennui attaché à vos paroles au sujet que vous avez traité. Fatigué par vous, l'homme du monde s'éloignera de l'Évangile. C'est bien assez que la sagesse de Dieu paraisse une folie à l'homme naturel, sans aller lui donner un aspect

étrange ; et vous feriez bien mieux de vous donner un peu de peine pour la faire comprendre en style simple , dans ce style dont vous et tout le monde vous servez tous les jours !

CALISTE.

Muni d'une lettre d'introduction, j'arrive un jour chez un prédicateur qui se rendait à l'instant même à son église. Il jette un coup d'œil sur ma lettre, sourit, me tend la main, et nous voilà bons amis. Toutefois, pressé par l'heure, il m'engage à le suivre. J'accepte, et nous causons. Jamais causeur ne fut plus à mon gré : simple, franc, plein à la fois de bonhomie et d'esprit. Je croyais déjà le connaître depuis dix ans. Sa parole facile, sa voix naturelle, la rapidité de son élocution et surtout les choses bien pensées qui sortaient simples et claires de sa bouche, me réjouirent doublement, en me rappelant que j'allais l'entendre prêcher. Nous arrivons, il passe dans la sacristie, et moi dans l'église. Après un quart d'heure d'attente, je vois monter en chaire avec solennité une robe noire surmontée d'un rabat blanc ; le rabat s'incline et la robe s'assoie. Encore

ici quelques minutes d'immobilité. Enfin, la robe se relève, et du haut du rabat tombe majestueuse et sonore une voix dont les lentes articulations battent des secondes ; juste soixante par minutes, ni plus ni moins. Je crus d'abord que l'aigle se posait pour prendre son essor plus rapide et plus haut ; mais non, ce n'était pas un aigle, c'était bien un balancier. Je me résignai sur la forme, et j'attendis des pensées propres à me faire réfléchir. Je les attends encore. Je n'entendis que des mots choisis parmi les moins usités et les plus abstraits du dictionnaire. Je me dis alors que sans doute je ne comprenais pas un discours trop profond pour moi ; et après de vains efforts pour y trouver une suite, un but, quelque chose enfin, je laissai retomber ma tête. Mes regards rencontrèrent un auditoire distrait ou endormi. Je vis que je n'étais pas le seul à ne pas comprendre, et je pris le parti de méditer en moi-même. Il me vint une idée lumineuse. Peut-être, me dis-je, le prédicateur qui est en chaire, n'est pas celui à qui je viens de parler. Ma vue basse m'empêche de m'en assurer, mais la lenteur de sa parole, l'enflure de sa voix, le

vide de ses pensées, tout me persuade que ce n'est pas lui. J'étais étranger dans la localité, je pouvais questionner les auditeurs sans étonner, et je dis à mon voisin : comment nommez-vous ce prédicateur?

· — Caliste.

— Est-ce qu'il prêche toujours ainsi?

— Toujours.

— Il ne change jamais?

— Jamais.

Alors je me rappelai que j'avais entendu parler jadis du genre de ce prédicateur, remarquable, m'avait-on dit, pour son style soutenu, et sa dignité en chaire!

Quoi! me dis-je alors, voilà ce que peuvent les règles, les études des modèles et la rhétorique! Mais si cet homme avait voulu fréquenter la place publique, comme il a fréquenté la faculté, il aurait autant gagné qu'il a perdu! Si seulement il avait voulu ne fréquenter personne, ne singer personne, ne s'inquiéter ni de la dignité de la chaire, ni du style soutenu; s'il était resté ce que je l'ai vu tout-à-l'heure dans la rue, ce serait un délicieux prédicateur!

Oh ! pauvre et cher Caliste, que vous êtes à plaindre ! avec vos prétentions d'artiste, vous gâtez la nature, vous fatiguez l'attention de vos auditeurs, vous leur faites prendre en dégoût les choses saintes, et tout cela pour l'honneur du style soutenu, pour la noblesse du geste, l'ampleur de la voix et la perte des âmes. Oh ! si nous pouvions oublier ce que nous avons appris de nos professeurs d'éloquence, si nous pouvions redevenir « Gros-Jean comme devant, » quelle bénédiction ! Au moins notre auditoire nous prendrait au sérieux ; il penserait que nous parlons « pour tout de bon », comme disent les enfants, et peut-être suivrait-il notre discours pour penser avec nous. Il ne remarquerait plus nos gestes, mais nos gestes naturels l'entraîneraient à son insu ; il ne songerait plus à notre voix, mais notre voix émue irait à son cœur. En s'échauffant avec nous, il plierait sous nos efforts ; mais, battu à froid, le fer ne plie pas, il se durcit !

Toutefois, il faut le reconnaître, la partie extérieure de la prédication, et j'entends par là le geste, la voix, le port de l'orateur,

agissent sur l'auditoire, et cette action se manifeste encore au milieu d'un discours pauvre de sentiment et de pensée ; j'oserai même dire que le discours, fût-il sans valeur aucune, le débit pourrait le faire valoir, du moins le rendre édifiant.

Dirai-je toute ma pensée ? Je crois que la voix, l'animation, la dignité, peuvent à elles seules remuer un auditoire, même l'auditoire qui ne comprend pas bien le discours ; mais il faut pour cela qu'à cette action extérieure l'intérieur réponde ; il faut que ce soit l'expression d'une vraie piété. Pour toucher en chaire, on peut à la rigueur se passer d'ordre, de logique, mais on ne saurait se passer de piété ; ce ne sont plus des idées s'adressant à l'intelligence, des sentiments allant au cœur, c'est une manifestation en gestes visibles, et en articulations vocales de ce qui se passe dans l'âme du prédicateur ; ce n'est plus un discours chrétien, c'est de la musique chrétienne ; l'émotion arrive à l'auditoire par un sentier différent, mais ce sentier est encore dans la direction du bon chemin.

Mais je m'aperçois qu'en décrivant ce sentier

je côtoie un abîme; ayons le courage de le sonder du regard.

On pourrait se dire : si la musique de la voix humaine peut gagner et convaincre, nous sommes donc, comme auditeurs, exposés à la séduction de cet harmonieux organe mis au service de l'erreur ; car, on n'en peut pas douter, l'orateur qui se trompe peut être convaincu, et s'il n'a pas l'accent de la vérité, il a du moins celui de sa conviction. Dans un sens, cet accent est vrai, puisqu'il sort d'un sentiment vrai. Or, la puissance reconnue de ce qu'on me permettra de nommer la musique de l'orateur, ne tient pas nécessairement à la vérité, mais à la sincérité de sa parole. L'auditeur peut donc être égaré par ce moyen de persuasion que le prédicateur a cependant reçu de Dieu.

On pourrait aller plus loin et affirmer que cette persuasion peut être produite, non-seulement par l'orateur qui se trompe, mais encore par celui qui ment. Alors, même que les sentiments dont l'homme est susceptible, ne se développent pas dans le cours de notre vie, le germe n'en est pas moins au fond de notre âme. Nous avons le mystérieux pouvoir de les

évoquer, au point de devenir pour le moment l'être moral qu'ils expriment. Pour l'instant du moins notre émotion est vraie, notre ton est naturel, nous pensons et sentons ainsi; et notre voix, empruntant à cet état passager ses accents de sincérité, persuade nos auditeurs.

N'est-ce pas effrayant, pour qui cherche la vérité? Et cependant ce n'est pas tout. Encore un pas, et nous touchons au fond de l'abîme.

A l'instant même où nous tirons ainsi des sentiments du trésor secret de notre âme, sentiments vrais en eux-mêmes, faux comme expression de notre état habituel, alors encore nos flèches atteignent leur but; à notre gré l'auditeur pleure ou se réjouit! Nous le convainquons de ce dont nous ne sommes pas convaincus nous-mêmes, ou du moins d'une vérité que notre âme réfléchit fidèlement sur l'heure, mais réfléchit comme une image fugitive, et non comme une empreinte permanente de notre vie morale.

J'ai tout dit et je me résume ainsi :

La piété sans le talent,

La conviction sans la vérité,

La vérité sans la conviction,
peuvent toutes trois réussir à convaincre.

Dans le premier cas (la piété sans le talent) le mal n'est pas grand ; l'impression produite est vague, de courte durée, mais enfin elle est bonne ; elle repose sur la vérité, c'est l'essentiel, et cela me suffit.

Dans le second (la conviction sans la vérité), c'est l'abus d'une chose bonne. Dieu a donné à l'instrument destiné à transmettre la pensée, une puissance que l'homme qui se trompe peut détourner de sa vraie destination. Ici est le plus grand danger. Mais, je le répète, c'est l'exception et non la règle ; et quand la vérité se montrera jointe à la persuasion, elle l'emportera sur la persuasion mise au service de l'erreur. D'ailleurs, remarquons-le bien, dans ces matières, l'erreur est presque toujours le fruit de la passion, et chez celui qui parle et chez ceux qui écoutent ; en sorte que ce n'est pas au Créateur que nous pouvons demander compte de son facile accès dans notre âme. S'il nous avait faits tels que nous ne puissions jamais accepter l'erreur conseillée ou reçue par la passion, nous ne serions

plus libres, donc plus responsables ; toute l'économie de notre être moral serait renversée.

Enfin, dans le troisième cas (celui de la vérité exposée sans conviction, ou du moins avec une conviction passagère), le prédicateur, tout en persuadant, n'expose que lui-même. Il portera la peine de son hypocrisie, rien de plus juste ; mais son hypocrisie ne nuit pas ici à ceux qu'il persuade.

L'absence de la conviction et de la vérité, c'est le doute ; le doute ne peut rien produire ; mieux vaut se taire et travailler à s'éclairer soi-même. Prêcher, alors, c'est faire de la prédication un gagne-pain ; pire que cela, c'est mentir à Dieu, aux hommes et à sa propre conscience ; c'est se creuser soi-même une tombe où viendront s'ensevelir l'une après l'autre toutes nos facultés morales, pour ne laisser subsister ici-bas que nos appétits de brute, et au-delà du temps une éternelle condamnation !

PROCOPE.

Procope s'est créé un genre bien simple ; il ne prouve rien, ne réfute rien, n'explique rien, ne répond à rien, ne s'adresse ni au cœur ni à l'esprit, ne s'inquiète ni des croyants ni des incrédules, il procède uniquement par affirmation. Les choses sont ainsi ; c'est lui qui l'a dit, vous n'avez rien à répliquer ; et si vous élevez la voix, il vous répondra par une nouvelle affirmation, que vous avez tort et qu'il a raison. S'il prétendait en appeler à l'autorité de la Parole divine, on pourrait accepter ce procédé. Mais ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'en l'affirmant, il croie établir, réfuter, convaincre, bien qu'à chaque mot qui sort de sa bouche, on soit tenté de lui dire : « Mais qu'est-ce que cela prouve ? »

J'ai quelquefois cédé à cette tentation, et comme hors de la chaire il en revenait, en me

parlant, à la méthode qu'il emploie envers son auditoire, je lui ai dit : « Vous le dites, c'est bien ; mais à cette heure donnez-moi des raisons. » Et lui, sans se plaindre, sans s'étonner, comme pour me satisfaire, reprenait ses éternelles affirmations, jusqu'à ce qu'enfin fatigué, je me taisais pour en finir, d'où sans doute il concluait qu'il m'avait vaincu.

Toutefois, n'allez pas croire que Procope agisse ainsi sans motif ; loin de là. Son système est sinon raisonnable, du moins raisonné. Il cite en sa faveur l'exemple de Jésus « qui parlait avec autorité. »

Mon cher Procope, je pourrais vous répondre que vous êtes un peu moins sûr de vous que notre Sauveur, et que d'ailleurs Jésus lui-même en appelait, tantôt à la Parole de Dieu, tantôt à la conscience de ses auditeurs ; mais je crois avoir encore mieux à vous dire.

Quand il nous est déclaré que Jésus parlait avec autorité, cela signifie-t-il qu'il affirmât d'un ton doctoral une série d'aphorismes moraux ou dogmatiques ? Je ne le pense pas. Mais je crois

qu'il y avait dans toute sa personne, dans toute sa vie, et par conséquent dans ses discours une noblesse, une puissance, une divinité qui inspirait le respect et la confiance. Cette autorité n'était pas réclamée par Jésus, mais accordée par ses auditeurs. Elle naissait spontanément de leur conviction de sa sainteté.

Nous, de même, nous n'obtiendrons d'autorité sur notre auditoire qu'en proportion de la sainteté de notre vie. Mais plus nous serons saints, plus nous serons humbles et moins nous élèverons la voix. Nos discours exerceront leur empire à notre insu. Mais afficher la prétention au commandement, c'est montrer qu'on n'y a pas droit ; c'est peine perdue et ridicule gagné.

« On ne persuade pas, me direz-vous, à coups de syllogisme. L'homme n'a pas seulement une tête, il a de plus un cœur. »

C'est vrai. Aussi n'ai-je pas le moins du monde prétendu que vous dussiez procéder par voie de raisonnements syllogistiques. Il est des raisons, sinon des arguments, qui touchent le cœur et la conscience tout aussi efficacement

qu'un syllogisme frappe l'esprit. Eh bien ! ce sont ces sentiments intimes, ces preuves morales que je vous demande. Je voudrais qu'au lieu de m'imposer silence par vos affirmations impérieuses, vous voulussiez bien condescendre à me peindre vos expériences, à me raconter votre être, à m'ouvrir votre âme. Je voudrais que vous me fissiez sentir votre faim et votre soif de justice, de pardon, de vie, d'infini. Vous le voyez, j'en demande ni prémisses, ni majeures, ni mineures ; mais le simple narré de ce qui se passe en vous, la naïve exposition de ce qui vous a ému. Ce sont encore, si vous le voulez, des affirmations ; mais quelle distance entre elles et les vôtres ! Celles-ci, étant copiées sur ce qui est en vous, homme, je puis les vérifier par ce qui se trouve en moi, votre semblable. Je suis heureux de me sentir en sympathie avec le prédicateur ; ma confiance en vous se fortifie de celle que j'ai en moi ; quand vous m'avez mis à l'unisson avec votre être, je suis tout près de me laisser entraîner vers vos conclusions ; c'est une corde qui, touchée dans votre cœur, fait vibrer la même dans le mien. Grâces à Dieu, tous les hommes ont

un *la* moral donné par un diapason commun. Pourquoi donc ne voulez-vous pas le faire résonner en moi? Serait-ce au-dessous de votre dignité? Non. Mais pour parler de la sorte, il faut sentir soi-même et sur l'heure, en un mot il faut se dépenser.

Je veux dire ici ce que j'aurais pu écrire au bas de chacun de ces portraits.

Ce qui manque le plus à nos prédications, c'est la vie; non pas l'animation de la voix, du geste, du style; mais ce fluide qui devrait circuler jusque dans les veines les plus ténues de nos paroles pour animer d'un bout à l'autre tout notre discours; cette action invisible à l'œil, mais sensible à l'âme, cette chaleur qui se communique, mais que l'art oratoire ne peut pas mieux simuler que le plus parfait automate ne peut simuler le corps humain. Cette vie remplace tout au besoin; mais rien ne la remplace; elle s'infiltré dans les plus faibles discours et les fait accepter avec sympathie par l'auditeur. Dès qu'elle se retire, le sermon, mal écrit, mal débuté, est un cadavre, comme le plus correct et le mieux dit n'est encore qu'une belle statue.

D'où vient ce manque de vie en chaire? Tout simplement du manque de piété hors de l'église; c'est le prolongement de notre tiédeur habituelle. Il serait bien étrange qu'en revêtant une robe nous pussions revêtir des sentiments, et qu'en montant quelques degrés, nous devinssions meilleurs! Non, tel homme, tel prédicateur. Aussi longtemps que notre vie spirituelle ne sera pas puissante la semaine, elle sera faible le dimanche. L'orateur de Cicéron devait être un homme probe; le prédicateur de l'Evangile doit être un homme converti. Je ne dis pas orthodoxe, je dis converti. Je ne dis pas qu'il doit admettre la nécessité de la conversion, mais qu'il doit être lui-même converti. Enfin je ne dis pas qu'il doit renoncer à la mondanité, mais qu'il doit avancer sans cesse dans la piété intérieure, dans la communion de son Dieu et l'amour de ses frères. Converti, comme Pierre, comme Jean, comme Paul, enfin dans le sens le plus complet de l'expression évangélique, il doit être converti!

Sans cela, la prédication n'est qu'un simulacre, le pastorat qu'un rôle officiel. La dis-

inction entre le rôle sous la robe, et la conduite dans la rue, est sentie par le pasteur comme par les fidèles; mais les deux parties en déduisent des conséquences fort différentes. Le pasteur s'imagine volontiers que chez lui l'homme officiel abrite l'homme naturel; les fidèles, au contraire, voient en chair l'homme qu'ils ont vu à la maison. A la vérité, ils le laissent remplir sa tâche comme tout fonctionnaire accomplit la sienne; ils espèrent même que la société, prise en masse, en recevra du bien; mais chacun de ces fidèles en particulier refuse intérieurement de laisser ce fonctionnaire ecclésiastique diriger sa propre vie, parce qu'il sait que ce prédicateur lui-même a une mesure plus commode, un poids moins exigeant à son usage particulier. Soyons-en bien convaincus, nos auditeurs ne prendront jamais plus de nos prédications que nous n'en prenons nous-mêmes. Tout au plus ils la confondront avec le culte dont ils s'acquittent envers Dieu. Entendre notre sermon, comme écouter la liturgie, chanter le cantique, suivre la prière, est une partie de leur obligation. Le service terminé, tout est fini. Nous posons notre

robe, ils quittent leurs bancs et ils suivent leur pasteur rentrant dans le monde...

Faudra-t-il donc attendre que la piété se soit développée en nous avant de remonter en chaire? et devons-nous ajourner notre prochaine prédication à une ou plusieurs années?

Non. Mais ce que je voudrais en attendant que notre piété se développât, c'est que nous fussions en chaire complètement sincères. Sincères non-seulement en prêchant ce que nous croyons, mais encore sincères dans le choix de nos raisons, sincères dans l'expression de nos sentiments, sincères dans le ton de notre voix, dans le geste de notre main; enfin sincères dans toute l'étendue de ce mot. Cette recommandation n'est pas aussi superflue qu'il pourrait le sembler.

OVIDE.

Un prédicateur, en général, dépasse en intelligence et en savoir la grande majorité de son auditoire. Il se croit dès lors, sinon en droit, du moins en position de traiter ceux qui l'écoutent comme ses inférieurs, comme des enfants, pour ne pas dire comme des niais. Il leur donne en preuve ce que lui-même n'accepterait pas pour telle; il leur présente pour ses pensées habituelles celles qu'il n'a découvertes qu'à grand'peine en s'échauffant par la méditation dans son cabinet, et dont il fait des ressorts en chaire pour soulever son auditoire, mais ressorts qui le laisseraient immobile si d'autres s'en servaient pour le soulever lui-même. Il se livre à des peintures plus ou moins académiques, plus ou moins jolies ou terribles, qu'il donne pour sérieuses et que lui ne prend pas au sérieux. Quand vous avez

entendu son sermon, il veut que vous en soyez édifié; si lui l'avait entendu d'un autre, il l'aurait critiqué. Il donne à son auditoire une monnaie que lui-même ne voudrait pas accepter : en un mot, il manque de *sincérité*.

Il ne suffit pas d'être convaincu de la vérité qui fait le sujet de la prédication, il faut encore être convaincu de la valeur réelle des arguments qu'on emploie pour l'établir, il faut éviter les artifices de formes, avoir horreur de la rhétorique, et pour être vraiment éloquent, il faut ne pas prétendre à l'éloquence. Une seule règle pourrait suffire : ne donner aux autres que ce qu'on accepte pour soi; le leur donner dans la forme où cela nous a convaincus nous-mêmes. Il faut commencer par chercher la vérité pour notre propre compte, nous prêcher à nous-même, et ensuite transmettre à l'auditoire le sermon subi par le prédicateur.

La sincérité, voilà ce que le moins avancé dans la piété peut donner; voilà ce qui fera plus de bien que l'expression mensongère des plus beaux sentiments. Je sais bien qu'il faut, sinon de l'habileté, du moins du courage pour se

peindre tel que l'on est. Mais ce courage est à la portée de chacun ; il est d'autant plus facile ici que la foi chrétienne, pour le pasteur comme pour le fidèle, commence par un sincère aveu de sa faiblesse, et que sans sortir de son rôle, sans souiller la chaire, sans étonner son auditoire, tout prédicateur peut dire : « Je suis un misérable pécheur. » Cette faiblesse fait sa force ; au lieu de scandaliser, l'expression en édifie. Du moins, c'est par là qu'il faut commencer.

Je le sais, ce précepte, si simple à donner, est difficile à suivre. Avec un peu plus d'orgueil, j'aurais dit même qu'il est impossible de le mettre en pratique, car il y a vingt ans que j'y travaille et je n'y ai pas encore réussi. En vain, je passe le fer chaud de ma critique sur les plis de mon habitude ; impossible, impossible de les faire disparaître. Je ramène le fer, le pli paraît toujours : c'est qu'il a traversé l'étoffe, et c'est l'étoffe qu'il faudrait changer. Je m'explique.

Les défauts de la forme tiennent ici à la pauvreté du fond. Je n'enfle ma voix que pour dissimuler l'absence du sentiment, je n'agrandis

mes gestes que pour faire croire à la valeur de mes mesquines pensées. Vous de même, Ovide, vous couvrez de mots brillants la pauvreté de vos idées. Ce n'est pas l'âme, c'est la chair qui s'émeut. Ce n'est ni l'Esprit de Dieu, ni le nôtre même, « c'est notre homme animal » qui, inspiré par la vanité, ne nous permet pas de descendre de chaire sans avoir tenté de remuer l'auditoire. Mais, hélas ! il faut que vous le sachiez, Ovide, vous ne touchez pas mon cœur, vous agacez mes nerfs. Je le répète, la cause du faux geste, du faux style, c'est la pauvreté du fond que reconnaît notre conscience et que veut cacher notre vanité.

Aussi, ne pouvant être simple, Ovide tâche d'être philosophique. Je veux dire métaphysique; et comme ici personne n'a le droit ni le moyen de le prendre en défaut, Ovide se complaît au rôle de métaphysicien. Un jeune étudiant me disait un jour : « Je suis sûr que mon examen de médecine sera reçu; je ne crains que pour celui de chirurgie. » — Pourquoi, lui dis-je? — Parce que, me répondit-il, en chirurgie je dois citer des faits, nommer des os, des artères, des muscles comptés, classés

par la science ; tandis qu'en médecine, rien de semblable ; je puis dire le contraire de ce que pense mon professeur, le contraire de ce que pense tout le monde ; on ne peut pas me prouver que j'aie tort, et je puis toujours par un mot me donner raison. — Et quel est ce mot ? — Je n'ai qu'à dire, après la plus grosse bévue : « C'est mon opinion, » et mon examen est reçu. J'ai même l'air de savoir ce que les autres ignorent, de penser par moi-même ; et si cela ne convainc pas, ça produit toujours un bon effet.

Ce jeune étudiant eût été un excellent prédicateur métaphysicien ; il eût divagué, distingué, confondu, parlé de l'objectif et du subjectif, du moi et du non moi, avec la chance de laisser croire aux auditeurs qu'il était trop profond pour être compris d'eux, et en tous cas avec la certitude de pouvoir toujours dire, même aux objectants : « c'est mon opinion ! » C'est si bien votre opinion, Ovide, que tout le monde vous la laisse. Seulement, pour s'épargner la peine de discuter avec vous, on se résout à dire : « Monsieur Ovide est abstrait, c'est un métaphysicien ; c'est égal, j'aime mieux Gros-

Jean. Je le comprends toujours et il me persuade quelquefois. »

Mais je m'arrête ici; je ne voudrais pas que ma galerie de prédicateurs pût ressembler à un étalage de caricatures. J'ai exposé assez au long ce qu'il fallait éviter; essayons de dire brièvement ce qu'il faut faire.

JÉSUS-CHRIST, MODÈLE DU PRÉDICATEUR.

Ce n'est pas le fond, mais la forme des paroles du Sauveur que je me propose d'étudier. Ce qui m'y frappe surtout, c'est l'absence complète de ce que nous appelons *art oratoire*. Jésus ne fait pas de discours, il parle; je dirais volontiers : en parlant il agit. Point de division, point d'arrangement prémédité, ni exorde, ni péroraison.

Si donc on veut prendre Jésus pour modèle, on devra parler en chaire au lieu d'y prêcher. Ce précepte, si simple en théorie, est très-difficile à mettre en pratique, parce qu'il exige un oubli de nous-mêmes, la répudiation de notre propre gloire, l'absence de toute prétention à produire de l'effet. Il ne faut rien moins qu'un cœur régénéré pour y consentir. Et encore!... Mais je ne veux ici m'ériger en juge de personne, je constate seulement ceci : c'est que

Jésus ne *prêchait pas*, dans le sens que nous attachons d'ordinaire à ce mot. Encore une fois, il *parlait*, tantôt à la foule, tantôt à ses disciples, parfois à un seul auditeur, et sa parole ne faisait aucun effort pour s'élever de la Samaritaine aux apôtres, et des apôtres à la foule. Ses idées ne sont pas plus profondes, ses formes plus soignées dans sa parabole du Semeur que dans son entretien avec Simon-Pierre.

Si l'absence d'art oratoire est bien le premier caractère de la prédication de Jésus, nous serons donc réduits, dans cette étude, à des observations de détail, ce qui ne veut pas dire qu'elles seront sans importance. Je les rattacherai à trois chefs : le prédicateur, l'auditeur, et le sujet traité. Je commence par ce dernier.

Et d'abord, ce qui me frappe, c'est que Jésus, au lieu de traiter des sujets, traite (qu'on me permette l'expression), traite des personnes. Il ne parle pas de la rédemption, mais du Rédempteur; il ne discourt pas sur l'humilité, mais sur les humbles; il ne dit pas le pardon des injures est une vertu, mais bien :

« Aimez vos ennemis. » En un mot, il ne se place jamais devant des idées, mais toujours en face d'êtres vivants. Remarquez, par exemple, le Sermon sur la montagne. Jésus y disserte-t-il sur la pauvreté d'esprit, sur les afflictions, la débonnaireté, la miséricorde, la pureté de cœur, les persécutions, etc. ? Rien de tout cela; mais il s'écrie : « Bienheureux les pauvres en esprit, les affligés, les débonnaires, les miséricordieux. »

Cette différence me paraît capitale, quant à la nature des choses, et quant au but de la prédication.

En effet, les vertus et les vices, les dogmes et les préceptes. n'ont par eux-mêmes aucune existence. Retranchez les saints et les pécheurs, Dieu et Satan, et tout le reste n'est qu'abstraction. Il n'existe rien qui soit la rédemption, mais il y a un Rédempteur. Le brigand sur la croix a été sauvé, bien qu'il n'ait ni entendu ni prononcé le seul mot de foi. Ces expressions abstraites sont des formules algébriques du langage, elles peuvent donner des idées, mais non pas des sentiments; communiquer un système, mais non pas le salut; et de plus, elles ont l'in-

convénient d'exposer l'auditeur à se croire chrétien, parce qu'il comprend le christianisme¹.

Je dis plus : souvent les abstractions ne donnent pas plus de pensées que de sentiments. On se retire froid après les avoir entendues, tandis que, traiter des personnes est un moyen infallible de faire naître l'intérêt. l'immense majorité des hommes éprouve un besoin si profond d'entendre parler d'êtres vivants, qu'il faut parfois créer ces êtres pour communiquer les idées; Jésus l'a fait lui-même. De là ses paraboles où les êtres supposés donnent un corps aux doctrines.

Bien des prédicateurs modernes font le contraire : ils éliminent les personnages et les faits de la Bible, pour leur substituer les dogmes théoriques qu'ils en ont déduits. Si vous voulez vous convaincre de l'opposition qu'il y a entre la marche de Jésus-Christ sur ce terrain et la tendance de nos prédicateurs, comparez seu-

¹ Si l'on me faisait remarquer que Paul n'a pas toujours agi de la sorte dans ses épîtres, je répondrais d'abord que des épîtres ne sont pas des sermons, et ensuite que j'aime mieux imiter le Maître que l'apôtre.

lement une table de matières d'un volume de sermons écrits au XIX^e siècle avec le sommaire des chapitres d'un évangile, et vous verrez contraster les idées, d'un côté, et les faits de l'autre. J'emprunte un exemple au meilleur de nos écrivains. J'ouvre le premier volume qui me tombe sous la main, et je lis :

- « Le Regard.
- » L'Affection selon l'esprit.
- » Le Fidèle achevant les souffrances de
- » Christ.
- » La Philosophie et la Tradition.
- » Les Précautions de la foi.
- » La Perfection fantastique.
- » Les Pierres du temple.
- » Un Peuple et l'Humanité.
- » L'Utilitarisme chrétien.
- » Jésus invisible.
- » La Grâce et la Foi.
- » La Colère et la Prière. »

Prenez maintenant l'Évangile selon saint Jean, consultez-en les sommaires, en vous arrêtant aux discours du Sauveur, et vous y verrez que Jésus parle, non de la nouvelle naissance, mais de l'homme né de nouveau ; non

de l'adoration en esprit, mais des adorateurs en esprit, non de l'aveuglement spirituel, mais des aveugles spirituels, non des fausses doctrines, mais des mercenaires, etc. Quand une pensée abstraite se rencontre sur son chemin, Jésus la transforme encore en un être vivant : « Je suis la porte, je suis la résurrection, je suis la vie. » Jamais de dissertation métaphysique, toujours l'action, le mouvement des personnages. Tel est le trait saillant qui me frappe dans la prédication du Sauveur. Je ne m'y arrête pas davantage. J'écris pour des lecteurs intelligents.

Des sujets traités par Jésus-Christ, passons aux auditeurs qu'il instruit.

Bien que Jésus enseigne toujours la même vérité, il varie à l'infini ses moyens de la faire pénétrer ; et son point de départ est toujours pris dans la nature de ses auditeurs. Il les traite selon leur degré d'intelligence et de moralité ; il tient compte de leurs préjugés, de leur profession, et partant de là, il les oblige à marcher, au lieu de les porter lui-même. Loin de leur reprocher leur faiblesse spirituelle, leur ignorance religieuse, il se met à leur hauteur,

à leur point de vue, et les amène, d'après leurs propres principes, à reconnaître qu'ils sont dans l'erreur, et à découvrir eux-mêmes la vérité que Jésus n'a pas même énoncée. S'il lui arrive de condamner, c'est uniquement les Pharisiens hypocrites, qu'il regarde comme perdus sans retour.

Quelques exemples feront mieux comprendre ma pensée. Un jeune seigneur, tout fier de ses mérites, vient demander à Jésus quelle œuvre il doit faire encore pour être parfait et acquérir ainsi l'héritage de la vie éternelle.

Jésus, qui sait que tout homme est pécheur, et qui, par conséquent, donne gratuitement la vie éternelle aux croyants, dira-t-il à ce jeune homme : Tu es dans une grande illusion, tu n'as pas fait le bien, tes motifs sont entachés d'égoïsme et de vanité, tu as accompli des actes extérieurement bons, mais seulement dans la limite de tes convenances ; dans toute ta conduite il n'y a aucun dévouement, aucun amour, aucune abnégation ; tu as besoin d'être pardonné, même de tes prétendues bonnes œuvres ; le pardon et la grâce de Dieu seuls peuvent te sauver ? Je le de-

mande : est-ce là le langage de Jésus? Tant s'en faut. Ce langage, bien que conforme à la vérité, n'eût pas été compris de ce jeune homme; il eût blessé son orgueil, et finalement laissé dans les ténèbres celui que Jésus voulait éclairer.

Le Sauveur, au contraire, part du principe de ce jeune seigneur, que l'homme peut être sauvé par des œuvres parfaites, et il lui demande d'accomplir la loi. Pour qu'il en apprécie mieux toute la difficulté, il en énumère les commandements; et pour lui faire sentir la faiblesse humaine, Jésus refuse pour lui-même, ici considéré comme simple docteur, le titre de bon. Rien ne réussit encore à ouvrir les yeux du jeune présomptueux, qui prétend même avoir observé toute la loi dès sa jeunesse. Parvenu à ce point de la conversation, qu'aurait répondu un de nos prédicateurs? Sans doute quelque chose comme ceci : « Tu es un orgueilleux, tous les hommes sont pécheurs, etc. » Jésus point. Il se place si complètement au point de vue du pauvre aveugle spirituel, qu'il nous est dit même « qu'il l'aima! » Oui, il l'aima sans doute

comme on peut aimer un homme sincère qui se trompe et dont on a pitié. Pour le mettre sur la voie de la vérité, Jésus continue à le suivre dans la voie de l'erreur pour le faire se heurter au terme contre une impossibilité ; et il lui dit « Il te manque une chose, va, vends tout ce que tu as, donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel ; après cela, viens et suis-moi ayant chargé ta croix. » Ici, Jésus touche au but qu'il s'était proposé. Il a fait sentir à ce jeune homme son impuissance, et il l'a mis dans l'alternative, ou de crier grâce et pardon, ou de se retirer emportant dans sa conscience le trait qui pourra le ramener plus tard souffrant et humilié aux pieds du Sauveur.

Jésus va plus loin dans cette voie. Au lieu de répondre aux paroles, il répond aux pensées, il va chercher dans le fond de l'âme de ses auditeurs ce qu'ils y cachent, ou même ce qu'ils ignorent. Il ne se contente pas de triompher en apparence, il veut vaincre en réalité ; non pas imposer silence, mais persuader.

C'est ainsi que plus d'une fois il nous est dit que, devinant la pensée secrète des Pha-

risiens, Il y fit telle réponse que ceux-ci ne réclamaient pas : par exemple, dans Marc, à l'occasion des Scribes, se demandant *en eux-mêmes* pourquoi cet homme blasphème en prétendant pardonner les péchés ; dans Luc, chez Simon le Pharisien, mettant en doute que Jésus soit un prophète ; dans Jean, où le Sauveur répond aux apôtres avant même qu'ils l'aient interrogé sur cette question : « Qu'est-ce que cela veut dire, dans peu de temps ? »

Cette remarque me paraît d'autant plus importante que nos prédicateurs font souvent le contraire. Ils s'inquiètent beaucoup moins de convaincre que de confondre, ils répondent plus aux paroles qu'aux pensées, ils prendront même avantage d'une expression incorrecte, et, pourvu qu'ils puissent espérer dans leur auditoire quelques complices prêts à les applaudir, cela leur suffit. Eh bien ! je ne crains pas de le dire : c'est manquer de bonne foi ; surtout c'est manquer d'amour pour les âmes qu'on vise plutôt à humilier qu'à sauver.

A ce soin remarquable de prendre l'auditeur où il se trouve, Jésus ajoute une sagesse, je dirai même une habileté que je

signalerai dans deux circonstances seulement.

La première est sa rencontre avec Pierre, après sa résurrection sur les bords du lac de Génézareth. Le Sauveur veut reprocher à son apôtre son triple reniement, non pour l'en accabler, mais pour féconder son repentir. Lui en parler directement n'aurait d'autre résultat que d'imposer silence au coupable ; aussi Jésus n'en dit-il pas un mot : loin de là, il porte l'entretien sur l'amour du disciple et sur la charge que lui confie le maître : « Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu ? » Mais par cette question, faite une seconde fois, Jésus laisse entrevoir le droit qu'il a de douter de l'affection de Pierre ; et en la répétant une troisième fois, il rappelle, à ne pouvoir s'y méprendre, le triple reniement. Ainsi, sans en rien dire, le Sauveur réveille le souvenir de la faute dans la conscience de Simon, l'oblige à s'accuser lui-même, et le dispose par l'humilité, à plus de vigilance. Il y a là non moins de tendresse que de sévérité.

Que tout cela est loin de notre manière de procéder, soit en chaire, soit ailleurs ! Placés

dans une circonstance semblable, comme nous aurions été heureux d'apostropher nos paroissiens ! comme nous aurions volontiers joué le rôle de juge, de maître, nous disciples de ce Jésus qui n'a pas même un reproche pour l'apôtre qui l'a poussé sur Golgotha !

Voici mon second exemple. Des Pharisiens amènent au temple une femme adultère, et font à Jésus une question insidieuse qui, résolue dans un sens ou dans l'autre, doit leur fournir le moyen de l'accuser auprès du gouverneur ou devant le grand-prêtre. Jésus devine leur pensée. Il pourrait la révéler à haute voix devant le peuple assemblé, et faire honte à ces agents provocateurs ; mais non, Il les confond, tout en déposant dans leur conscience le germe d'un repentir qui, plus tard, pourra les conduire au Sauveur : « Que celui de vous qui est sans péché, leur dit-il, jette le premier la pierre contre elle. » Et eux se sentant repris intérieurement, se retirent comme Jésus l'avait prévu, condamnés par eux-mêmes et non par le prédicateur.

Je voudrais caractériser par un mot ces diverses observations sur la manière dont Jésus

traite ses auditeurs, et je crois trouver ce mot dans cette parole du Maître lui-même : « Si » quelqu'un veut faire la volonté de mon » Père, il reconnaîtra si ma doctrine est de » Dieu ou si je parle de moi-même. » D'après cette parole profonde, tout homme arrive à la vérité dans la proportion où il aime le bien. Remarquez que je dis dans la proportion où il l'aime, et non dans la mesure où il le fait. Le brigand sur la croix, au moment où il censurait son compagnon, lui rappelant leurs crimes communs, aimait le bien; aussi était-il prêt à croire en Jésus. Or, tel est le sens de la parole que je viens de citer. Jésus n'y dit pas : Celui qui *fait*, mais celui qui *veut* faire la volonté de mon Père.

Nous ne réussirons donc auprès de nos auditeurs qu'en les prenant au point où ils en sont de cet amour du bien. Nous irions en vain opposer aux pécheurs scandaleux la loi spirituelle qui condamne jusqu'aux intentions; en vain nous dirigerions contre les incrédules les paroles de la Bible : ce sont des flèches qui passeraient au-dessus de leur tête, et qui les feraient sourire de l'imbécillité de nos traits.

Ils nous répondraient qu'à leur point de vue, ils repoussent, non la Parole de Dieu, mais le livre par nous décoré de ce nom.

Je sais que la Parole sainte a une vertu propre ; mais cette vertu en rapport avec l'âme humaine, n'agit qu'autant qu'il y a harmonie entre cette Parole et les dispositions de son lecteur. Si son efficacité était magiquement irrésistible, il suffirait de mettre tous les versets de la Bible dans une urne pour ensuite y puiser au hasard et en jeter un à la tête de chacun de nos auditeurs.

Au reste, Jésus donne lui-même le précepte que nous venons de déduire de sa pratique. Après avoir mis ses instructions à la portée de ses apôtres et leur avoir demandé s'ils l'ont compris, Il ajoute : « Tout Scribe qui est bien instruit pour le royaume des cieux, est semblable à un père de famille qui tire de son trésor des choses nouvelles et des choses anciennes ; » en d'autres termes, des instructions appropriées aux besoins, aux lumières des auditeurs.

Cette règle est si simple qu'il semble superflu d'insister. Oui, mais cette règle obligerait

les prédicateurs à sortir de la routine; et tout en l'approuvant, bon nombre ne la suivront pas. Ils trouveront beaucoup plus facile de procéder par citations et affirmations; plus commode d'user d'une panacée universelle pour tous les malades, au risque d'en tuer quelques-uns.

Je me suis quelquefois demandé en écoutant certains sermons, ce qu'un étranger y comprendrait? Je me suis mis à sa place; je me suis efforcé d'oublier pour le moment tout ce que j'avais lu de théologie, je me suis fait homme du monde ignorant, mais désireux de s'instruire? Eh bien! je le déclare, dans cet état d'esprit, je n'ai rien compris, rien goûté à presque aucun de ces discours; et quand j'ai pu consulter un auditeur venu pour la première fois entendre une de ces prédications, j'ai pu me convaincre que lui non plus n'y avait rien compris ni rien goûté. Il avait été frappé d'un détail auquel je n'avais pas même songé; il avait pris à rebours la parole de l'orateur, et somme toute, il s'était retiré sans soupçonner même ce qu'était pour nous l'Evangile!

On me dira peut-être : Faut-il donc perdre de vue nos fidèles pour nous préoccuper du passant? Non; mais il y a dans la nature humaine un fonds commun où le prédicateur doit se tenir. Le cœur, la conscience, la raison, plus ou moins développés, se retrouvent chez tout le monde. Mais si vous allez puiser des arguments dans le Lévitique juif, dans les arguties de la logique ou même dans la philosophie allemande, je vous le garantis d'avance, vous serez inintelligible pour la foule; et le pire c'est que vous n'aurez pas le droit de le lui reprocher. Ce n'est pas elle qui doit s'élever jusqu'à vous; mais c'est vous qui devez vous abaisser jusqu'à elle.

Quel admirable modèle encore ici que celui du Sauveur! Quelle simplicité, quel naturel! Après dix-huit siècles, est-il aujourd'hui un lecteur qui ne comprenne pas l'*Enfant prodigue*, le *bon Samaritain*, ou même le *Sermon sur la montagne*? Jésus a-t-il emprunté aux docteurs de son temps les subtilités de leurs commentaires? Jamais! Les champs, la famille, les usages les plus vulgaires de la vie, voilà le trésor où il prend ses images.

Ses paroles, assez profondes pour épuiser les méditations des savants, sont cependant à la portée des plus illettrés. Hélas ! elles sont si populaires, que bien des prédicateurs auraient honte aujourd'hui de ne pas paraître les dépasser ! Qui prêche aussi simplement que Jésus-Christ a prêché ? Qui pourrait dire : Il n'y a pas dans mon auditoire une servante, un paysan qui ne m'aient compris ? Personne. Pourquoi ? Parce que personne ne s'oublie assez lui-même pour ne songer qu'à ses auditeurs ; ce qui me conduit à étudier notre sujet sous le troisième point de vue, celui de l'orateur.

Si jamais prédicateur eut quelque droit à parler de sa personne, à la rehausser, certes c'est bien Jésus-Christ. Il semble même qu'il devait y être conduit par la nature de sa doctrine ; car enfin Jésus n'était pas venu pour parler, mais pour sauver. Et cependant, malgré sa grandeur propre, malgré le rôle important (que dis-je, important ?), malgré le rôle unique qu'il joue dans le salut de l'homme, Jésus, dès qu'il parle de lui, parvient non à se produire, mais à s'effacer. Il se fait petit, il parle beaucoup des autres, peu de

lui-même. Lui, que les apôtres nomment le Fils de Dieu, s'appelle le fils de l'homme! Il déclare qu'il ne peut rien faire de lui-même, et que s'il se glorifiait, sa gloire ne serait rien; il se qualifie une fois, et c'est pour dire : « Je suis doux et humble de cœur. » Devant son simple précurseur, il incline la tête pour être baptisé; à Judas venu pour le trahir, il dit : « Mon ami, qui t'amène? » à Satan lui-même, il répond avec calme par des citations. Jamais il ne se redresse pour dire : Écoutez comme je parle bien, pense juste et me dévoue admirablement! Sur la croix même pose-t-il comme tel prédicateur pose en chaire? Aussi, ne craint-il pas de prendre un style populaire. Impossible de saisir en lui une prétention littéraire. S'il colore ses idées, s'il répète ses formes, s'il dramatise ses enseignements, c'est toujours pour le bien de ses auditeurs, pour en être compris et non pas admiré.

A ce sujet, qu'on me permette de citer un fait appartenant à l'histoire moderne.

Nous avons tous admiré, soit à la lecture, soit à l'audition, les éloquentes discours d'un

pieux prédicateur que Dieu vient de rappeler à lui. Nous avons tous été aussi émus par ses *adieux*. Mais pourquoi ce dernier écrit nous a-t-il touchés si profondément? Est-ce parce que les paroles en ont été prononcées sur un lit de souffrance? Cela se peut dire pour quelques lecteurs. Mais remarquez que la plupart n'ont pas vu souffrir le prédicateur. A quoi donc attribuer la puissance extraordinaire de ses derniers discours sur le cœur même des absents? Je le dirai pour moi-même, et pense ainsi le dire pour beaucoup d'autres : *Les adieux d'Adolphe Monod* m'ont édifié plus que tous ses discours, précisément parce qu'il y avait là moins de style et plus de simplicité.

Oui, quand on vient me parler de mes intérêts éternels, j'éprouve le besoin d'entendre l'homme et je me défie de l'orateur. Je ne veux pas qu'on me charme, je veux qu'on m'instruise : je suis là, non pour m'extasier devant vous, mais pour être converti à Dieu ; et si malheureusement vous me faites penser à votre talent, le vrai but est manqué, vous me mettez au service de votre réputation au lieu

de vous consacrer vous-même à l'œuvre de mon salut. Or, ce n'est pas pour vous prédicateur, c'est pour moi auditeur, que cette chaire chrétienne est dressée, et vous êtes mon ministre, mon serviteur !

Ainsi donc en résumé, traiter des êtres, non des idées ; — se mettre à la portée de l'auditoire, — et s'effacer soi-même, tel est en trois mots l'exemple que Jésus donne aux prédicateurs.

De ces trois préceptes, le dernier sera unanimement applaudi ; c'est précisément celui qui risque le plus de n'être pas pratiqué. Voilà ce qui fait ma crainte, voilà ce qui peut rendre inutile tout ce que je viens d'écrire. Le prédicateur voudra-t-il renoncer à sa petite vanité en vue du salut éternel des âmes ? Telle est la grande question.

Elle s'adresse à deux catégories de prédicateurs : ceux dont le cœur a été changé par l'Esprit de Dieu et ceux restés ce qu'ils ont toujours été. En terminant, je présenterai une seule réflexion à chacune de ces deux classes, commençant par la dernière.

C'est vous-même que vous prêchez en prenant pour texte Jésus-Christ. Vous voulez qu'on dise dans le monde : il parle bien, c'est un grand orateur, et pour cela vous vous démenez en chaire. Eh bien ! il faut que vous le sachiez : vous n'y réussirez pas. Personne ne se laisse prendre à vos semblants. Alors même que vous singeriez le naturel et la simplicité, le tact de vos auditeurs leur ferait sentir encore que c'est une simplicité et un naturel affectés ; et vous n'en resteriez pas moins à leurs yeux un histrion. Vous aurez marché en sens inverse de votre but : vous serez non admiré, mais critiqué en votre absence par ceux-mêmes à qui votre présence arrache un compliment.

— Que faire donc ?

— Tout simplement se convertir ; sentir son péché, sa condamnation devant Dieu, accepter son salut en Christ ; enfin prendre au sérieux pour soi-même ce que depuis des années on ne prêche pas sérieusement aux autres.

Mais, déjà converti, désirez-vous un conseil pour exhorter avec fruit votre auditoire ? Je ne saurais vous en offrir d'autre que celui que je veux prendre pour moi-même.

Le grand moyen de succès dans nos prédications, c'est de nous dépandre de nous-mêmes pour ne songer qu'au salut de nos âmes immortelles que nous avons le privilège d'instruire. Si nous pouvions y parvenir, certes, alors, nous serions simples et sérieux en chaire. Mais en attendant que Dieu nous ait donné plus de désintéressement par sa grâce et par nos luttes, n'y aurait-il rien à faire pour affranchir notre amour-propre des mécomptes dont le menace la simplicité dans nos prédications? Car telle est bien la cause de notre boursoufflure. Nous craignons de ne pas intéresser en parlant, au lieu de réciter. Si nous étions assurés de gagner autant d'approbateurs par le naturel que par le factice, nous serions naturels. Comment donc obtenir cette assurance? Le voici : c'est en nous préparant mieux avant de monter en chaire. Si notre sujet était longuement élaboré, si nous possédions bien notre matière; si nos idées étaient claires, notre plan complet, notre cœur chauffé par la méditation, et surtout si nous nous étions assuré l'onction du Saint-Esprit par la prière, nous aborderions la chaire

sans appréhension, nous nous y maintiendrions sans crainte de manquer de développements, sans préoccupation de produire l'intérêt. L'esprit libre, calme, nous marcherions droit au but; nos allures elles-mêmes commanderaient le respect; et, toujours plus maîtres de nous parce que en avançant le sujet nous saisirait toujours davantage, nous deviendrions aussi maîtres de l'auditoire, et finirions par le conduire avec une joie commune au but désiré. Quand nous réussirons, nous en serons encouragés : si nous échouons parfois, nous l'oublierons bien vite. Heureusement, un mauvais sermon prêché dimanche dernier ne nous ôte pas l'espoir d'en faire un bon dimanche prochain. La chute, comme la marche, devient ainsi un stimulant. Je résume donc mon avis en deux mots : préparons-nous davantage; alors notre amour-propre sera moins exposé, et nous permettra plus volontiers de rester simples.

Jusqu'ici je n'ai guère parlé que de la vigilance du prédicateur sur lui-même, peut-être pourrait-on croire que j'accorde trop au travail. Dans ce cas, qu'on se détrompe, je compte avant tout sur la prière faite avec foi

pour obtenir le secours du Saint-Esprit. Si j'en ai peu parlé, c'est qu'entre chrétiens cette condition est toujours sous-entendue. Toutefois, en terminant, je tiens à exprimer ma profonde persuasion, que sans une intervention de l'Esprit de Dieu, tous nos efforts resteront vains et nos prédications ne seront que des cymbales retentissantes.

TABLE DES MATIÈRES.

Comment il ne faut pas prêcher	5
Dédicace à M. Napoléon Roussel.	13
Eusèbe	15
Pamphile	27
Cyrille	37
Placide.	43
Caliste	51
Procope	61
Ovide	69
Jésus-Christ, modèle du prédicateur	75

•